

Les nouveaux féminismes: question pour les chrétiens ?

Lorsqu'elle était ambassadeur du Portugal auprès de l'UNESCO, Mme Pintasilgo avait accepté de collaborer à ce Numéro en redonnant dans un article les grandes idées développées par elle - sur la demande du Père Liégé - lors de conférences données à l'Institut catholique de Paris sous le titre: "Les nouveaux féminisme: question pour les chrétiens ?"

Ses nouvelles responsabilités ne lui en ont pas laissé le temps. Néanmoins, Mme Pintasilgo a bien voulu nous autoriser à publier quelques extraits de ces conférences (revues par elle). Nous l'en remercions bien vivement.

G. E.

Le premier fait qu'il me semble important de signaler est le dévoilement au niveau social de ce que chaque femme vivait d'asservissement au niveau personnel.

Les femmes découvrent que ce qui avait été vécu par chacune comme son cas (son lot, son destin...) n'est que l'aspect singulier d'un problème universel. Elles découvrent qu'il ne s'agit pas de cas particuliers mais de questions véritablement sociales.

La constitution de ces groupes de femmes tient essentiellement à la reconnaissance de leur situation en tant que groupe social opprimé.

Plus les nouveaux mouvements de femmes ont avancé, plus ils ont compris que l'agent de l'oppression n'était pas seulement l'homme masculin, mais toute la société telle qu'elle avait été façonnée par l'action et la pensée masculines.

En se réunissant entre elles, les femmes expriment la volonté de découvrir, au coeur <sup>d'un</sup> ~~de~~ geste d'égalité, la différence libératrice où l'élimination de l'oppression pourra graduellement s'instaurer.

Le féminisme n'est alors rien d'autre que l'éveil de la conscience d'une situation de discrimination sexiste et la lutte pour qu'une telle situation puisse changer. Le féminisme se traduit en des expressions sociales propres où s'expriment la conscience personnelle et la solidarité avec les autres femmes. Il est lutte, sous toutes ses formes, pour que la situation soit changée.

Les mouvements de femmes indiquent, sans en parler trop et peut-être sans en parler suffisamment, les ouvertures pour une société entièrement autre.

## Fundação Cuidar o Futuro

Ce ne sera peut-être pas un discours radicalement différent, mais tenu à partir d'un autre lieu, s'inscrivant dans un autre registre, faisant appel à des zones enfouies d'humanité non dite...

Comment se dire, comment dire les mots de la vie, à partir d'une vérité à soi, sans être piégée par l'ésotérisme et sans répéter, "une octave au-dessus", ce que la culture des hommes nous a donné pour parler de ce qu'ils ne connaissent pas et ne peuvent pas encore connaître ?

Les nouveaux mouvements de femmes, qui ont le courage de la traversée de conscientisation, sont très importants au niveau immédiat de la croissance de la personne humaine, dans la mesure où ils font émerger cette identité culturelle du groupe femmes, enfouie dans une culture traditionnellement masculine.

La parole des femmes est avant tout la possibilité de dire je, de reprendre l'histoire de cette façon unique qui est profondément personnelle.

### Parole singulière, retentissement universel

De tout temps, les femmes ont eu un rapport particulier à la parole. Nous le retrouvons, sous différents aspects, avec différents noms, dans différentes cultures. J'en prends trois que je vais commenter : le mutisme des femmes, le papotage des femmes, le cri hystérique des femmes.

#### Leur silence pèse . )

( La parole retenue est soupçon et menace.

Pour la femme, le papotage ne tient plus lieu de refus, mais de refuge.

Admettons que toute parole démesurée relève de l'hystérie. N'y a-t-il pas, dans cette hystérie prononcée depuis la nuit des temps, quelque chose de plus que le refus et le refuge ? N'y a-t-il pas la révolte ? Parole qui ne sait comment se dire, elle se fait cri, elle se fait plainte déchirante. Elle dit non, et elle réclame son droit, sans savoir le nommer ni même qu'elle s'appelle.

Les femmes ont laissé parler leur corps, ont voulu descendre aux profondeurs du gouffre où naissait ce cri sans voix et, de partout, par tous les moyens, elles commencent à dire de quel pays lointain elles reviennent, pourquoi leur voix est rauque, leurs mots frust<sup>es</sup>, leur langage méconnaissable.

La parole des femmes n'est pas seulement une appropriation de paroles déjà utilisées ailleurs. Certes, sa structure la rend intelligible à ceux et celles qui dénoncent d'autres oppressions. Mais surtout elle récapitule en elle toutes les oppressions, parce qu'elle leur est antérieure.

Ce qu'on fait dire aux femmes se situe à l'intérieur de ce qui leur est donné. Leur prison conceptuelle et linguistique est semblable à la prison socio-culturelle des peuples de l'hémisphère Sud, qui semblent ne pas avoir d'autre issue que celle de suivre l'hémisphère Nord qui, par l'histoire, a envahi tous les territoires connus.

Je dis que la parole des femmes est autre, mais je ne parle pas encore autrement, de cette parole autre. Comment dépasser cette ambiguïté ? Voilà une question qui reste ouverte.

Une remarque découle de tout ce que nous venons de dire. Si les femmes prennent la parole, si elles la prennent pour se dire, si en le faisant elles mettent en cause l'édifice sémantique traditionnel, n'est-ce pas parce que le sujet et l'objet sont dans leur parole étroitement confondus ?

S'agira-t-il d'une rupture épistémologique ? Y a-t-il un autre mode de connaissance ? Serions-nous - à travers toute la lente démarche des mouvements sociaux qui nous ont conduits aux premiers balbutiements des nouveaux mouvements de femmes - à l'aube d'une manière autre de connaître ? Une manière plus biblique peut-être ? Serions-nous à l'aube d'un monde où le savoir aura sans doute sa place mais où le fil conducteur sera perçu à travers la sagesse ? Et d'abord sagesse sur nous-mêmes ? S'agira-t-il donc d'un nouveau mode de connaissance ? Voilà la question que je vous laisse.

## Fundação Cuidar o Futuro



La remise en question dont je parle ici, en écho à tant de paroles de femmes qui en décrivent la trajectoire, est plutôt la descente aux racines, la recherche de la vérité de nous-mêmes dans le gouffre profond qui s'ouvre en nous, dès que nous laissons se démasquer le personnage que notre histoire a collé à notre peau.

Trop longtemps à l'écoute des autres, les femmes redécouvrent qu'il leur est aussi indispensable d'être à l'écoute d'elles-mêmes. Chacune, dans la remontée de son vécu, écoute ce qu'elle dit et s'en étonne. Les mots lui reviennent dans leur opacité, dans leur objectivité, quand ils buttent contre le mur du silence attentif. Au miroir de sa parole, disant ce qu'elle n'a pas voulu dire, repérant ses rages et ses attendrissements, ses espoirs et ses déceptions non avoués, chaque femme découvre l'autre d'elle-même. Elle peut alors commencer à comprendre où

se situe sa "radicale mise en question".

La prise de la parole étant un engagement de toute la personne, un investissement de tous ses silences et de tous ses dires et paradoxalement de toute son histoire, les féminismes qui prennent forme aujourd'hui ne peuvent pas décrocher de ce tissu humain, de cet humus naturel où ils ont germé. Ils ne peuvent commencer à échaffauder des théories de la société qui ne participent pas de cette radicale mise en question personnelle.

Une telle optique a, comme point de départ, la situation concrète des femmes et où elle s'ouvre sur un lendemain totalement autre et non planifié.

Une lutte qui part de la vie des femmes va nécessairement avoir lieu sur de multiples fronts.

Les refus des femmes : refus du progrès et de la croissance; refus de l'immobilisme ; refus de la centralisation

Fundação Cuidar o Futuro  
Les nouveaux mouvements de femmes se rendent compte d'un monde à la dérive, vide de sens, plein d'une angoisse sans borne, à peine audible, à laquelle il faut répondre.

Une percée nouvelle. Il nous faudrait - et c'est sûrement un domaine immense de recherche - écouter le rejet, le refus, pour y percevoir la demande : l'essentiel et le gratuit.

Le réel anarchique. Les femmes savent que distinguer pour analyser est la forme la plus réussie de "génocide" mental... Malgré le maternage dont on pourrait les soupçonner, elles semblent savoir que la prise en charge globale - j'allais dire une prise en charge éprise et aimante - va toujours plus loin que la répétition d'analyses de plus en plus mises au point. C'est pourquoi on peut déjà écouter dans ce qu'elles disent le bruit des cloisons qui tombent, une libération d'énergie qui va plus loin que la libération individuelle de chaque femme. Certains aimeraient voir les femmes bien rangées. En fait, à ce monde rangé et ordonné dans lequel on désirerait les voir entrer par millions, comme malgré elles, les femmes n'offrent que le spectacle de ce que j'appelle le réel anarchique, et (oh !

étonnement) à l'intérieur de cet enclos, comme si une boussole les guidait, elles savent où elles vont. Dans ce réel anarchique, on dirait que les femmes fidèles à elles-mêmes sont aimantées par un champ de force qui est ailleurs et qui vient d'ailleurs. D'où vient-il ? Peut-être de leur naïveté face à l'histoire, ou de leur complicité.

J'ai la ferme conviction que dans tout changement social, et en particulier dans celui que les nouveaux mouvements de femmes annoncent, il n'y a de changement que par l'introduction, la pénétration dirais-je, d'une dimension transcendante qui vient d'ailleurs et ramène tout ailleurs.

Priorité à la vie. Au monde centralisé les femmes opposent un monde différencié. Aux hiérarchies elles opposent le va-et-vient de ceux qui changent de place. Elles bousculent les règlements. Dans les structures communautaires, elles peuvent fermer la porte au pouvoir en essayant que ces lieux ne soient pas des lieux d'apprentissage du commandement, du pouvoir et de la division artificielle des rôles, mais échange et partage où la différence soit la base de l'égalité (c'est seulement parce que nous sommes différents que nous parlons d'égalité).

Au monde fermé sur lui-même les femmes opposent la vie qui est plus que l'immédiat. ∴

La symbolique n. X - affrontes - -

Notre méthode de travail gravite autour de deux axes fondamentaux. Le premier est une vérification. La symbolique primordiale chrétienne semble être ébranlée par les nouveaux mouvements de femmes. Ceux-ci portent en eux des conditions sociales et des conceptions anthropologiques qui ne vont pas sans toucher aux représentations les plus fondamentales du monde de la foi.

La deuxième est une intuition. Ce qui se fait et se dit dans les nouveaux mouvements de femmes semble renvoyer, même si ce n'est qu'à l'état d'ébauche, à un élargissement de la symbolique primordiale chrétienne.

La symbolique primordiale est une bien difficile expression pour dire la région de notre existence où s'esquissent les intuitions en deçà de l'expression verbale, où se dessinent les premières représentations mentales, où s'ébauchent les jugements de valeur antérieurs à toute rationalisation, où se trouve un monde englouti dont la seule chose que l'on puisse dire c'est que nous n'en savons rien et que nous nous en approchons à tâtons.

Néanmoins - et malgré cette imprécision - le moi personnel (ses relations premières et sa manière d'être en rapport avec le monde et le temps) et la conscience collective dans ce qu'elle a de déterminant d'une culture et d'une histoire se structurent sur une telle symbolique.

Toute symbolique primordiale - et pour nous ici la symbolique primordiale chrétienne - joue un rôle décisif au niveau de nos actes décidés, selon nous, en toute responsabilité et de nos pensées, <sup>à</sup> nos yeux, les plus libres de toute influence. Leur soubassement de symbolique primordiale détermine en fait les uns et les autres. Nous naissons à la vie, tant au plan de l'identité culturelle (collective et personnelle) qu'à celui de la foi, à l'intérieur de cette symbolique primordiale.

Les mythes jouent un rôle structurant de la symbolique primordiale dans ce qu'elle a de plus enfoui. Ils apparaissent comme éléments premiers et décisifs (premier registre). Ils nous sont transmis par les coutumes, les symboles de la culture où nous naissons et où nous nous voyons engagés, le type de langage, les récits fondateurs, les personnages exemplaires, les histoires qui nous lient à d'autres dans le temps.

Cependant, la symbolique primordiale ne reste pas longtemps dans la zone du mythe. Si elle y restait, la vie serait très simple... Nous réagirions à travers des éléments qui nous biederait directement de nos croyances archaïques. Les rencontres avec nous-mêmes et avec les autres seraient immédiates et spontanées car elles auraient lieu en deçà de la parole. Mais très vite, à cause de l'organisation sociale et de la nécessité de communication, la symbolique primordiale a besoin d'explicitation.

Alors, la raison vient qui s'en charge. Passée au crible du processus de rationalisation, la symbolique primordiale non seulement commence à être l'objet d'une analyse descriptive, mais graduellement se transmue en idéologie (deuxième registre).

Or, si dans son passage au rationnel verbalisé, la symbolique primordiale s'est, pour ainsi dire, transvidée dans l'idéologie, le questionnement dont l'idéologie est légitimement l'objet ne manquera pas de l'atteindre. Les expressions rationnelles, si elles permettent à la symbolique primordiale de devenir concrète, de prendre des contours, risquent aussi de la figer et, en la figeant, d'estomper son pouvoir créateur.

Ce mécanisme ne s'arrête pas au niveau de l'idéologie. Car celle-ci serait inopérante si elle ne se traduisait presque tout de suite en normes de vie sociale (troisième registre) devenant, à leur tour, fondement et justification des structures relationnelles à tous les échelons : interpersonnel, de groupe, des moyens de communication, de service de la société, de l'action politique. La symbolique primordiale ne reste pas statique et donnée une fois pour toutes. Elle n'est pas seulement la source, elle est aussi l'écume. Elle est continuellement soumise aux opérations critiques et réductrices de la raison et de la société organisée.

La symbolique primordiale chrétienne n'est pas une exception. Les mêmes éléments jouent en elle à travers les siècles. Les mythes - et j'insiste sur le fait qu'il s'agit de mythes au sens de croyances archaïques les plus fondamentales, les plus structurantes du moi au niveau de la foi personnelle et de la communauté chrétienne - ont été pris dans le besoin d'autojustification d'une société donnée, ~~καταμυθασχρητιστην~~ celle du Bassin méditerranéen d'abord et de l'Europe ensuite. Les mythes n'ont pas agi uniquement comme éléments structurateurs de la foi. Ils ont été capturés dans des idéologies qui, en s'appuyant sur le christianisme, "expliquaient" et déterminaient la société. Tout au long de la tradition chrétienne, une idéologie a été

farouchement élaborée par tous les pouvoirs en place. En outre, elle a été transmise par la voie d'une autorité sans contestation. Des normes rigides, au niveau social, en ont découlé.

Or ce mouvement se produit en général - et s'est produit à l'intérieur du christianisme - plusieurs fois. Il se dessine, de façon cyclique, à différents moments qui correspondent à des étapes décisives de l'histoire communautaire ou individuelle. Lors de tels moments, l'idéologie a des retombées dans le champ de la symbolique primordiale. De même, les normes sociales deviennent facilement contraintes, à tel point qu'elles sont capables d'engendrer de nouveaux mythes, en enserrant la symbolique primordiale sous des couches successives de simples conventions sociales. Jean XXIII, en parlant "de la poussière des siècles" dont il fallait secouer le christianisme, ne dénonçait-il pas ce rôle d'écran par rapport à la symbolique primordiale joué par les idéologies, normes, mythes, conventions sociales nées de l'interprétation des hommes ?

Fundação Cuidar o Futuro

En outre, l'idéologie établissant la distinction entre le vrai et le faux, l'orthodoxe et l'hétérodoxe, devient facilement source de tabous et d'interdits. Elle nie ce qui n'entre pas dans son système logique. C'est un ensemble mathématique fermé, A l'extérieur de cet ensemble, le sens n'est plus. La zone des interdits se situe là. Ces interdits intériorisés vont jusqu'à l'annulation totale des mythes premiers et au renversement de ce qui est essentiel dans la symbolique primordiale

Contexte patriarcal. Point crucial pour notre propos, l'interprétation biblique, concernant les éléments de la symbolique primordiale et de ses différents registres ayant trait à la condition de la femme, s'est toujours faite à l'intérieur des sociétés patriarcales. La symbolique première, dans laquelle les hommes et les femmes puisent leur perception même de la foi, est reçue, écrite, transmise, traduite, interprétée, à l'intérieur de mythes, idéologies, systèmes, normes, conventions sociales, tabous et interdits, qui fondent la société patriarcale et en même temps en découlent. Cela signifie que c'est à l'inté-

térieur d'une époque donnée, en fait après la reconstruction du Temple (quand les livres de l'Ancien Testament ont été écrits), que la symbolique primordiale s'est constituée sous une forme capable d'être transmise à d'autres générations. Elle a été alors perçue à son tour par une communauté de type patriarcal. Donc, à chaque fois qu'il y a eu interprétation - concernant la relation entre les hommes et les femmes, certes, mais concernant aussi Dieu et les rapports de Dieu avec les hommes, les femmes, l'humanité, l'histoire, le temps - les valeurs d'une société patriarcale ont aussi été véhiculées et transmises dans le même mouvement.

Parfois, en lisant la Bible comme on lit n'importe quel autre livre, on se rend compte que son sens littéral, ce qui est transmis, relève avant tout des conceptions patriarcale de la société juive.

La symbolique primordiale est non seulement façonnée et écrite par des hommes, mais transmises dans ce contexte de valeurs patriarcales. Il s'agit de savoir s'il est possible de remonter aux sources de la symbolique primordiale en la dépouillant des interprétations unilatérales et des tendances des sociétés patriarcales.

L'influence de ce type de société se prolonge pendant et après la venue du Christ. Certes, dans sa vie et dans son message, le Christ dépasse la discrimination contre les femmes. Mais ce dépassement ne devient pas un acquis. En effet, dans la société juive où le Christ incarne, on trouve deux mesures - une pour les hommes, une autre pour les femmes - et il continue à en être de même, quoique sous d'autres formes, pour les sociétés où naissent les premières communautés chrétiennes et pour les civilisations où le christianisme s'est implanté. L'interprétation demeure donc soumise aux mêmes asymétries. D'où la question que nous pouvons légitimement nous poser aujourd'hui : l'interprétation, telle que nous la recevons, est-elle évangélique, axée sur la Bonne Nouvelle du Christ, ou n'est-elle que le résultat de vingt siècles de patriarcat sous maintes formes ?

### Redire la symbolique chrétienne

Constat : la symbolique primordiale chrétienne escamote le féminin. Les femmes sont "un peuple venu d'ailleurs" par rapport à la symbolique primordiale chrétienne.

L'ébranlement du masculin. Le bouleversement que les nouveaux mouvements de femmes et leurs paroles provoquent aujourd'hui chez beaucoup de femmes se situe à ce niveau de constat.

Dans le constat que j'examine (et dont j'emprunte les éléments fondamentaux à la littérature courant sur ce sujet) la symbolique primordiale chrétienne est vue comme asexuée sur le masculin. Ce fait, loin d'être une difficulté, a, au contraire, toujours été considéré de première importance dans le christianisme. A la lumière des religions comparées, Yahvé apparaissait comme une révélation unique en Israël. Dans le cercle formé par les grandes régions de l'Inde, de la Perse et du monde celtique, où les mythes fondamentaux reviennent de façon frappante à la déesse mère (à la fécondité), la révélation de Yahvé au peuple d'Israël revêt, par contraste trop accentué, le caractère singulier d'un Dieu sur lequel on projette l'image virile d'un Dieu mâle. Cette révélation surgit dans un monde entouré de religions très primitives, mais où le féminin était fondamental.

Aux prises avec le féminin. La culture masculine de la symbolique primordiale chrétienne se voit, aujourd'hui, aux prises avec le féminin, à l'intérieur même du christianisme, à travers deux biais : la Vierge Marie et le rapport à tout ce qui relève de la condition des femmes.

La Vierge Marie a fonctionné longtemps, non seulement comme instrument d'asservissement des femmes, mais surtout comme élément intégrateur de la symbolique primordiale. Si Marie demeure, pour les femmes chrétiennes, une inspiration, ce n'est pas à cause des institutions ecclésiales, mais bien malgré elles. En effet, la mariologie a presque toujours contenu des affirmations tendancieuses et inexactes à l'égard des femmes et du féminisme en tant que dimension de l'être humain.



C'est pourquoi on assiste de nos jours à un double effort : d'une part, on dénonce dans les théologies mariales ce qui est "divinisation" de normes et comportements patriarcaux courants. On estime qu'il s'agit là d'un processus par lequel on donne un statut à des coutumes ou pratiques sociologiques et religieuses en les faisant redevenir des moteurs puissants de la mystification du féminin. D'autre part, on essaie de redéfinir le rôle de Marie dans l'histoire du salut en scrutant attentivement ce qui, dans sa personne et dans son histoire, se rapproche des paroles que ces mouvements disent aujourd'hui.

Dans la symbolique primordiale chrétienne, le masculin est aussi aux prises avec le féminin, par un autre biais beaucoup plus difficile à exprimer, car il risque d'apparaître comme très dur. La culture masculine, présente dans la symbolique primordiale chrétienne, se rapporte au féminin d'une façon que j'estime obsessionnelle. Elle envisage toutes les questions de l'existence humaine ayant trait directement aux femmes comme des questions de l'enfer moral et social du christianisme est le plus décisif. Il est vrai qu'à travers toute la Bible, dire femme, c'est dire sexualité, c'est dire nature, et qu'une telle conviction a été véhiculée jusqu'à nos jours. (Mais qu'en savent-ils, les hommes, de notre sexualité ?) Aussi chaque fois que l'institution ecclésiale se braque sur un aspect fondamental de la vie humaine, il y a fortes probabilités qu'il s'agisse de divorce, de contraception, d'avortement... Et toujours en faisant appel aux femmes, bien entendu.

N'y a-t-il pas là autre chose que la simple tradition et le dépôt de la foi ? Cette référence, cette presque obsession, n'est-elle pas l'expression d'une institution masculine, gouvernée seulement par des hommes (n'ayant presque pas de relations paritaires et affectives avec des femmes) et qui aurait, dans son ensemble, refoulé pendant deux mille ans son rapport à la femme. L'assimilation de la femme à la nature, présente dans l'Ancien Testament, ne continue-t-elle pas à exister ? N'y a-t-il pas là quelque chose qu'il faudrait dire plus clairement pour en dégager les conséquences ? Et les dire pas seu-

lement entre femmes, mais aussi avec des hommes capables de remettre en question leur condition d'hommes, d'hommes masculins ? Je crois qu'une telle démarche est tout à fait indispensable.

Comment expliquer, autrement que par un rapport non résolu à la sexualité (dont les femmes apparaissent comme l'incarnation vivante), le fait qu'à une époque comme celle de la Deuxième Guerre mondiale, l'institution ecclésiastique ait rappelé aux femmes l'exigence qui leur revenait par rapport à la vie conçue dans leur sein, tout en passant sous silence l'écrasement de la vie humaine dont "Holocauste" vient de nous raviver l'ampleur et le drame ?

On pourra objecter que c'était une erreur d'appréciation, que l'on n'aurait jamais pensé que la dégradation humaine pouvait aller si loin. Peut-être. Mais aujourd'hui, quand nous regardons l'histoire contemporaine, nous nous rendons compte que depuis la deuxième guerre mondiale, plus de cent vingt guerres ont éclaté, impliquant directement plus de soixante pays, et indirectement plus de quatre-vingts!

L'institution ecclésiastique est-elle aussi farouche, aussi claire, aussi nette, pour parler de la vie humaine à travers tout ce déroulement de notre histoire contemporaine, qu'elle l'est par rapport à l'avortement ? Voilà la question que nous pouvons nous poser, que nous devons nous poser.

Chaque fois que le christianisme (le Père Le Guillou a développé ce thème d'une façon remarquable dans les deux tomes du livre Mission et unité) a dû faire face à des contextes socio-culturels nouveaux, c'est l'un ou l'autre aspect de la symbolique primordiale qui est en jeu, beaucoup plus que la doctrine (élément catégoriel de l'idéologie) ou le culte (expression existentielle de la culture et des normes sociales).

La symbolique primordiale du christianisme (Maurice Bellet l'a développé dans son livre Le point critique) s'est vu affrontée au positivisme scientifique, à la philosophie critique, au déterminisme historique, aux pratiques psychanalytiques.

Le questionnement de ces courants, par rapport à la symbolique primordiale chrétienne, est fondamental.

Voilà la situation où nous sommes aujourd'hui. La moitié de l'humanité est, en ce moment de l'histoire, comme "un peuple venu d'ailleurs". Ce peuple se retrouve-t-il dans la symbolique primordiale du christianisme ?

Il faut maintenant nous poser deux questions clés :

• la symbolique primordiale chrétienne a-t-elle contribué, au long des siècles, à fonder ou à renforcer le sexisme que nous vivons et que nous avons dénoncé ? S'il en est ainsi (et la question devient maintenant dynamique) la symbolique primordiale est-elle mise en question par toute action visant au dépassement du sexisme ?

Je signalerai trois exemples de la Bible car la symbolique primordiale se nourrit d'images bibliques liées à la femme.

L'image des noces. Dieu (Dieu masculin, Dieu époux) est celui qui a l'initiative ; il est toujours bon et fidèle, il commande, décide, envoie, récompense, punit, rend stérile ou malade, il fait naître la vie là où elle semblait morte. Par contre, l'humanité est non seulement, comme l'épouse, infidèle, mais faible, soumise, dépendante.

Les noces sont sans doute un lieu où se joue le monde enfoui de tout un chacun et des civilisations.

Pour dépasser le paradoxe, il nous faut situer l'image des noces dans un autre contexte et lui donner peut-être un autre contenu. S'agirait-il non plus des noces - facilement traduites en représentations institutionnelles - mais de la relation amoureuse ? Il faudrait, dans ce cas, trouver dans la symbolique ce qui est relation fondamentale à l'autre, aspiration ou désir de se perdre dans un autre pour s'y trouver... Seul le Cantique des cantiques en dit quelque chose et ce n'est pas étonnant que les grands mystiques aient utilisé son langage. Mais pourquoi ne pas poser clairement la relation entre Dieu et l'humanité en ces termes passionnés d'où est exclue toute subordination et où les mêmes "fragments de discours amoureux" sont repris, tour à tour, par l'homme et par la femme ?

Les récits de la création. Le texte biblique dit : "Dieu créa l'homme à son image, homme et femme il les créa" (Gn 1,27). Ce qui pourrait se lire : "Dieu créa l'homme - homme et femme - à son image. Cette phrase n'exprime peut-être pas seulement la filiation divine de la personne humaine et l'égalité de l'homme et de la femme ! Elle exprime autre chose. Ce texte ne parle-t-il pas de Dieu ? N'est-il pas révélation de Dieu avant même d'être révélation de ce que l'homme est pour Dieu ? Ce qui nous amènerait à écrire : "L'homme - homme et femme - est image de Dieu."

Qu'est-ce que cela dit de Dieu ?

Les Pères de l'Eglise l'ont compris. Dès les premiers siècles, ils ont parlé de l'Esprit Saint toujours en termes féminins. L'Esprit Saint apparaît, chez eux, comme un sein nourricier, comme quelqu'un de profondément féminin. Je crois qu'il y a là une intuition extrêmement intéressante, au milieu de la révélation du Dieu viril que la civilisation judéo-chrétienne nous a transmise. A une époque où la théologie du Saint Esprit est à peine ébauchée et où, paradoxalement, les mouvements charismatiques connaissent un grand essor, n'y a-t-il pas une percée à faire dans la poursuite d'une telle intuition ?

La figure du Père. Ce n'est pas par hasard que le modèle de l'industrialisme dans lequel nous vivons, renforce le pouvoir comme maîtrise sur d'autres êtres humains, le travail comme maîtrise de la nature, le profit comme maîtrise de la plus-value créée par la relation capital/travail. Tout cet enchaînement - travail, pouvoir- profit - est redistribué matériellement de la façon la plus subtile selon les schémas de la société patriarcale où, par définition, la figure du père est extrêmement importante.

Que dire non seulement du sentiment religieux des femmes mais de toute leur vie si leur symbolique primordiale a été dominée par la figure menaçante et envoûtante du père ? Comment en vivre, à un moment de l'histoire où les femmes découvrent ce qu'a signifié, dans leurs vies personnelles, la figure du père et où elles refusent de voir la société faite d'institutions conçues presque exclusivement sur l'axe dominant de l'image parentale ?

N'y aurait-il pas une autre expression, une désignation moins figée, moins anthropomorphique - et donc moins sexuée, moins virile, moins paternelle de Dieu - qui parlerait davantage à l'ensemble de l'humanité ?

J'ai appris récemment que, dans une culture orientale, on fait une traduction (d'après un travail biblique fait à l'Ecole de Jérusalem) du "Notre Père" où l'expression père est signifiée par home ou dwelling en anglais, c'est-à-dire "là où on est bien", "là où on est chez soi", "là où on habite". Cela donne à réfléchir.

Une première démarche consiste, et beaucoup d'auteurs l'ont faite, à repérer l'image que prend la femme dans la Bible à travers les femmes concrètes dont l'Ecriture nous parle. Images héritées. Ainsi, non seulement la femme est "tirée de l'homme", mais le mystère même de son existence la rend "autre" aux yeux de l'homme et des auteurs masculins de la Bible qui la considèrent, tour à tour, comme "sotte" (parce qu'elle ne correspond pas aux canons de sagesse de l'homme, : Pr 12,4 ; 19,14); "interdite", : Lv 15,19-30 ; "possédée" (Sara : sept maris, Tb 3,8-10) ; "chose du clan" (pour protéger l'homme des forces de la nature chez la femme) ; "chose du mari" (l'histoire d'Abraham et de Sara en Egypte où Sara commet l'adultère avec Pharaon, : Gn 20) ; "excommuniée", Si 9,2-10 ; "mineure", Si 42,9-11).

Si l'être ensemble des femmes, dans les nouveaux mouvements de femmes, peut indiquer des voies pour une société autre et autrement organisée, il en est de même pour les groupes de femmes chrétiennes. Ils peuvent être le lieu où s'ébauche ce qui, dans la symbolique primordiale transmise par des sociétés patriarcales, est resté caché.

Tout d'abord, j'ai insisté sur le fait que pouvoir dire je avait une énorme signification quand cette appropriation de la de la première personne était reprise à son compte par la moitié de l'humanité, se cachant, jusqu'à aujourd'hui dans un monde pluriel asexué.

Seule la femme, qui dit sa parole de femme, peut donner chair à la Parole vivante de Dieu.

J'ai parlé aussi de l'irrévérence prophétique comme étant un troisième trait de la parole des femmes. N'en avons-nous pas un exemple frappant dans l'attitude de la Cananéenne quand elle rencontre le Christ. Fait unique dans les Evangiles : le Christ change d'avis et prend une décision opposée à sa première réponse : non seulement il donne à la femme, d'une façon totale, ce qu'elle lui avait demandé, mais il l'érige en exemple.

Les femmes, par la logique interne du féminisme, sont "obligées" de chercher Dieu, non dans des catégories philosophiques, mais en Jésus Christ.

Dépassement dans le Christ. A quelle symbolique nous renvoie le Christ ? Il a maintes fois été dit et écrit que le Christ a établi une rupture avec le milieu sexiste, antiféministe, de son entourage - je n'ai pas besoin d'y revenir. Il vient établir une nouvelle Alliance qui dépasse l'Ancienne dans ce qu'elle avait encore de relations de domination.

En lui, un autre mode d'existence se dessine. Il ne cherche pas les puissants, mais les faibles et les marginaux. Il ne s'entoure pas seulement d'hommes mais de femmes. Il regarde, parmi ceux qui le cherchent, autant les hommes que les femmes. Il fait appel - ce n'est que maintenant que j'ose dire ces mots - à la douceur, à l'humilité, au service, à l'accueil, à la compassion, à la miséricorde, à la réceptivité, au don.

Voici mon propos fondamental : par rapport au binôme masculin/féminin le Christ se pose à la fois comme achèvement de la tradition masculinisante de l'histoire d'Israël (je ne dis pas patriarcale, je dis masculinisante) et comme instaurateur d'une tradition féminisante par où serait dépassée, en l'accomplissant, l'ancienne loi.

Peut-être faudrait-il creuser la signification de la maternité et voir ce qu'elle dit de l'enfantement du Royaume ? Il s'agit de l'enfantement même de l'Eglise qui n'est plus la "Sainte Mère l'Eglise" contre laquelle, à juste titre, l'élément masculin se révolte d'une façon tout à fait freudienne, mais la Sainte Eglise qui engendre et est engendrée par toute

la communauté. Peut-être les femmes ont-elles, d'une façon toute particulière, une résonance existentielle avec cet engendrement mutuel du peuple de Dieu par lui-même, de l'Eglise par elle-même. Je crois qu'à travers cette voie nous pouvons arriver à une symbolique primordiale où Dieu nous soit révélé, aux hommes et aux femmes, dans une humanité totale et dans la plénitude dont est enceinte l'époque de l'histoire où nous vivons.

oo

"A la fin de ce siècle les femmes auront-elles quitté l'Eglise ?"

Trois formes possibles d'affrontement. Pour certains mouvements de femmes, très axés sur la question des droits et où la dialectique foi/athéisme se pose depuis longtemps en ce qui concerne d'autres questions, le christianisme ne constitue même pas un objet de discussions. ~~Les mouvements féministes qui se réfèrent à l'Eglise ne font que faire un déni de la référence à l'Eglise.~~

D'autres mouvements de femmes s'en prennent au christianisme par des biais qui relèvent davantage de la symbolique primordiale.

Ce qui est en jeu dans ces groupes est un véritable cri de révolte qui s'exprime et qui, en s'exprimant, touche aux mythes fondamentaux où la personne avait puisé toutes ses croyances.

Finalement, il y a une petite minorité de groupes à caractère profondément révolutionnaire nés du processus de conscientisation. Un des éléments dominants y est l'essai de mettre à nu le christianisme, la nécessité de voir jusqu'à quel point il a touché aux structures de la pensée et du comportement en société de la personne, ce qu'il a eu, ce qu'il a encore comme structure de domination, d'aliénation, de mépris de l'être-femme.

Le christianisme écoute-t-il ? La première attitude que je rencontre très souvent, à mon étonnement, est l'ignorance.

Cette ignorance à l'égard du féminisme s'insère donc dans une ignorance que les chrétiens ont souvent maintenue par rapport

aux phénomènes d'ordre social, qui se passaient non seulement autour d'eux, mais en eux, avec eux et à travers eux. Un même phénomène d'ignorance se passe avec les femmes chrétiennes.

La peur du questionnement. Tout proche de l'ignorance - la frontière est très nuancée, presque inexistante - se trouve la peur du questionnement féministe.

Chez les hommes laïcs, je peux déceler une certaine hostilité du fait qu'ils ont bonne conscience par rapport à la femme dans leur maisonnée.

Pour ce qui est de la plupart des clercs (il y a de remarquables exceptions...) le refus du féminisme, du questionnement des femmes, s'arrête, me semble-t-il, à la matérialité des choses. On parle divorce, sexualité, avortement. C'est là le grand refuge où les clercs détiennent le pouvoir. Si l'on allait jusqu'au fond, ce ne serait pas seulement leur condition d'hommes qui serait mise en cause, mais aussi leur apparente souveraineté totale dans l'assemblée des croyants et la nouvelle fonction de leader de groupes que beaucoup de prêtres, en quête d'identité, se sont données au cours des dernières années. Très curieusement, ce refus du féminisme va de pair avec un renforcement énorme des questions qui touchent de près à la position de la femme, en particulier à ce qui relève du niveau de la famille et de la sexualité.

De quelle Eglise parlons-nous ?

D'une Eglise aux multiples visages. Il est très important de remarquer la dialectique entre l'Eglise universelle et l'Eglise locale.

En troisième lieu l'Eglise est dans les documents conciliaires la communauté des baptisés. Quatrièmement, le mot Eglise est appliqué au peuple de l'Ancienne Alliance dont l'aventure commence avec Abraham et qui a été l'objet de la promesse de Dieu dont l'accomplissement est Jésus Christ.

Aux antipodes de cette façon enveloppante de dire Eglise une sixième signification se délimite : l'Eglise où les hommes et les femmes apprennent l'amitié, l'amour - l'Ecclesia domestica.

De l'institution réductrice. Je crois que, pour des femmes, ou même pour des hommes d'ailleurs, pouvoir dire le Christ en dehors de l'Eglise par leur parole, leur présence et leurs attitudes est très significatif, passionnant.

Je crois que ce qui nous est demandé est tout à fait autre chose. C'est de redonner à cette Eglise toutes ses dimensions.

Pourquoi des interdits ? Dans la prise de conscience d'être femme, le premier pas pour tout féminisme, donc pour toute femme, est le rapport à soi-même. Les femmes parlent d'elles-mêmes, de leur corps, de leur sexe, de leurs sentiments, de leurs sensations, de leurs pulsions de mort ou de plaisir. Elles parlent finalement de choses jusqu'à présent interdites. Mais à quel titre ces choses sont-elles interdites ?

En premier lieu, parce qu'un certain christianisme jette facilement une étiquette d'égoïsme, ou d'égoïsme, sur tout ce qui est découverte de soi. Dans un christianisme qui est recherche d'une sagesse - pas nécessairement épuisement total des forces dans une générosité sans limite, mais aussi concentration sur ce que nous sommes et sur ce que nous devenons - notre vie se déploie. Cette découverte est quelque chose de beaucoup plus important qu'une simple expression d'égoïsme.

Parler du corps semble toucher à des valeurs de pureté, de chasteté, de telle sorte que la question se pose de savoir s'il n'y a pas un autre mode de vivre de façon chaste et pure.

Ces domaines où la femme essaie de se découvrir elle-même sont aussi ceux dont l'institution ecclésiastique parle encore. Cette institution se prononce d'une façon catégorique et décisive sur beaucoup de questions qui se posent dans et à travers le corps de la femme.

L'Eglise semble aussi rendre intouchables des questions qui ont trait aux institutions où la femme joue un rôle clé, en particulier la famille.

Une deuxième piste est le fait que, en partageant les luttes et les interrogations d'autres femmes, les femmes chrétiennes se trouvent face à une dialectique. D'un côté, l'Eglise prise trop souvent dans son aspect de réalité visible, mesurée sociologiquement et donc très rétrécie, très minimisée dans sa portée, contenant des normes et des interdits inhérents à toute institution.

De l'autre, l'accueil de l'Esprit de Dieu qui, à tout moment, fait toute chose nouvelle, brûlant les interdits, purifiant les institutions.

L

La lutte ou l'amour ? Un dernier point consiste à prendre conscience que la présence des femmes dans l'Eglise cesse d'être pacifique. Il est important que cette lutte n'apparaisse pas comme une négation de l'amour, mais plutôt que l'on puisse découvrir l'amour à travers la lutte. O h ! tâche immense. Comment découvrir un autre visage pour l'amour ?

Pas de révolution féministe sans Dieu. Quand les femmes auront découvert un peu mieux la racine de leur propre oppression, elles ne pourront pas très longtemps escamoter la question de Dieu. C'est ce qui arrivera peut-être aussi aux nouveaux mouvements de femmes qui ne sont pas chrétiens. Mary Daly dit quelque chose de très intéressant à ce sujet : "Tout dépassement de soi, tout éveil de la conscience, nous jette devant la question de la transcendance ultime. Il n'y a que Dieu pour dépasser les idoles. Or, souvent les buts les plus nobles deviennent objet d'idolâtrie. Je crois que même les féminismes, même les nouveaux mouvements de femmes, sont guettés par ce danger. Il suffit de lire leur littérature pour nous apercevoir qu'il est très facile de redécouvrir de nouvelles idoles. Il ne peut y avoir de réalité sociale autre qu'à la lumière de ce radicalement autre qui apparaît à l'horizon ultime de la foi.

Or, pour construire un monde où les êtres humains soient à l'image de Dieu - nous en avons longuement parlé ici - il faut que les femmes deviennent conscientes du fait qu'elles ont été bafouées dans leur dignité d'êtres humains à l'image de Dieu.

Pour avoir été victimes, elles ne vont pas nécessairement prendre leur revanche, mais elles peuvent plus facilement reconnaître les idoles chaque fois que Dieu est remplacé par veau d'or. Elles sont plus proches de cette idolâtrie, elles peuvent plus facilement dire où est le veau d'or et le détruire en commençant par elles-mêmes, par certaines valeurs intériorisées dont celle de la supériorité de l'homme est peut-être l'idole la plus chérie de la femme en son for intérieur.

Ayant été trop souvent objet d'explications fallacieuses et fausses, les femmes peuvent dénoncer et rejeter l'image du Dieu-bouche-trou.

Il en est de même en ce qui concerne un Dieu qui serait totalement un au-delà, sans engagement décisif dans l'histoire humaine. Si les nouveaux mouvements de femmes posent toutes les questions d'une société alternative, c'est le Dieu agissant aujourd'hui qui en est la cause. C'est la puissance de son Esprit créateur qui les renvoie au changement social. Finalement, les nouveaux mouvements de femmes ne peuvent vivre qu'à partir d'une espérance.

Nous pouvons maintenant nous demander : en tant que femmes chrétiennes, vers quelle Eglise marchons-nous ?

Une Eglise pétrie de l'expérience des femmes, une expérience chrétienne de la parole faite chair; de l'esprit de sagesse, de la louange des merveilles de Dieu, de la transcendance dans l'intensité et l'immédiateté du quotidien. Une Eglise qui soit une communauté vivante où les femmes se rejoignent au-delà des différences, une Eglise universelle, une Eglise locale, une Eglise "domestica", une Eglise où l'on apprenne à aimer, où soient résorbées la ruse, l'intrigue et la jalousie (si typiques des mouvements de femmes!), où la communication puisse être le véhicule d'une vérité et d'une transparence des unes par rapport aux autres...

Une Eglise de femmes vraiment engagées dans le monde, qui soit à la fois service, lutte, don, dans un engagement que j'appelle toujours "un engagement dégagé", qui connaît les limites du pouvoir, qui sait que le pouvoir n'est que transitoire, n'est que quelque chose qui passe et qui s'effrite dans nos mains, pour reprendre alors ce qui est véritablement signifiant.

C'est dans ce contexte que nous pouvons, je crois, entamer une démarche de femmes chrétiennes pour une Eglise entièrement renouvelée.

Maria de Lourdes PINTASILGO